

Seebohm Rowntree distingue pauvreté primaire et pauvreté secondaire à York en 1899

Timothy Whitton

► **To cite this version:**

Timothy Whitton. Seebohm Rowntree distingue pauvreté primaire et pauvreté secondaire à York en 1899 : Extrait de La Pauvreté, étude de la vie urbaine, 2e ed., Londres, 1902 Présentation et traduction par Timothy WHITTON, (Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand). Jacques CARRÉ. Les visiteurs du pauvre : anthologie d'enquêtes britanniques sur la pauvreté urbaine, (19ème - 20ème siècle), Karthala, pp. 121-133., 2000, 2-84586-109-5. <hal-01018678>

HAL Id: hal-01018678

<https://hal-clermont-univ.archives-ouvertes.fr/hal-01018678>

Submitted on 4 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LA DIRECTION DE
Jacques Carré

Les visiteurs du pauvre

**Anthologie d'enquêtes britanniques
sur la pauvreté urbaine (XIX^e-XX^e siècles)**



KARTHALA

Seebohm Rowntree distingue pauvreté primaire et pauvreté secondaire à York en 1899

Extrait de *La Pauvreté, étude de la vie urbaine*,
2^e ed., Londres, 1902

Présentation et traduction par Timothy WHITTON,
(Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand)

Présentation

Le passage qui suit est extrait de l'enquête *La Pauvreté, étude de la vie urbaine*¹ écrite par Benjamin Seebohm Rowntree (1871-1954), industriel et réformateur appartenant à la secte des Quakers. Dans cet ouvrage, publié en 1901, l'auteur s'inspira des travaux de son père Joseph Rowntree, et surtout du prototype de l'enquête sociale moderne menée par Charles Booth à Londres². Mais il y exposa aussi ses propres projets pour améliorer les conditions de vie des classes laborieuses. Rowntree choisit d'étudier leur vie quotidienne à York, sa ville natale, au moyen d'investigations exhaustives effectuées auprès de tous les foyers ouvriers de la ville. Son activité professionnelle l'avait conduit à côtoyer cette population, et il tira parti des compétences d'homme de terrain qu'il avait acquises pour effectuer une recherche fort originale.

Loin de s'en tenir là, Rowntree publia de nombreux autres ouvrages sur différents aspects de la condition ouvrière. Quarante années après *La Pauvreté, étude de la vie urbaine*, Rowntree organisa même une deuxième enquête à York sur le même sujet et publia un second rapport en 1941³. En évaluant ainsi le progrès social réalisé dans les villes provinciales de taille moyenne, il espérait vérifier la portée de ses recommandations à une époque où la Grande-Bretagne était en train de vivre à l'heure des grands bouleversements sociaux.

Dans le passage ci-dessous, l'auteur s'efforce de décrire avec la plus grande rigueur le détail de la vie de tous les jours des ménages ouvriers à York. Le style parfois redondant, les nombreuses répétitions et la méticulosité de l'auteur traduisent d'abord son souci d'aller au-delà des impressions pour approcher le plus possible la réalité quantifiable de la pauvreté. Les investigations sur le terrain se veulent exhaustives pour permettre à l'auteur d'en tirer des évaluations chiffrées incontestables. Mais il faut aussi souligner l'importance que Rowntree attache à la définition précise de certains concepts, qui est pour lui un des critères d'une enquête sociale sérieuse. Cette méthode le conduisit à proposer des définitions se voulant scientifiques de certaines notions, telles que la pauvreté « primaire » et la pauvreté « secondaire ». Elles visaient à permettre par la suite un vrai débat politique sur la nécessité d'introduire certaines réformes, débat nourri jusqu'alors essentiellement par des préjugés partisans.

C'est sans doute pour cette raison que les enquêtes de Rowntree sont considérées comme des « classiques », car elles jettent les bases pour bien d'autres travaux à venir. Rowntree considère que si l'on n'étudie pas de près les véritables méfaits de la pauvreté, l'amélioration du sort réservé aux pauvres demeurera une tâche vaine, car on ne se sera pas suffisamment attardé sur les causes pour pouvoir proposer des remèdes. Le passage ci-dessous montre très clairement en effet à quel point les bas salaires ne sont qu'un seul aspect du type de pauvreté

¹ *Poverty : A Study of Town Life*, Londres, Macmillan, 1901.

² Voir l'extrait des travaux de Charles Booth traduit par Monique Prunet dans le présent ouvrage.

³ *Poverty and Progress, A Second Survey of York*, Londres, Longmans, 1941.

qui frappe bon nombre de ménages ouvriers à York. Cette conclusion l'amènera à proposer, en collaboration étroite avec Lloyd George, réformateur libéral et futur premier ministre, l'instauration d'allocations familiales, qui devaient permettre aux plus pauvres de prétendre à un meilleur niveau de vie et de participer plus dignement à la vie de la collectivité.

L'influence des travaux de Rowntree fut telle que la plupart des enquêtes sociales menées entre les deux guerres mondiales sur la pauvreté s'en sont inspiré. Ses définitions des besoins incompressibles mais surtout de la pauvreté « primaire » et « secondaire » restent des repères incontournables pour quiconque veut comprendre l'émergence et l'évolution de l'État-providence en Grande-Bretagne.

Bibliographie

Bosanquet, H., « The Poverty Line », *Charity Organisation Review* (janvier 1903), pp. 1-23.

Briggs, A., *Social Thought and Social Action, A Study of the Work of Seebohm Rowntree*, Londres, Longmans, 1961.

Griffiths, Robert, « La famille Rowntree, la religion et la pauvreté », in J. Carré et J.-P. Révauger (dir.), *Écrire la pauvreté, les enquêtes sociales britanniques aux 19e et 20e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1995, pp. 81-92.

Rowntree, B.S., *The Poverty Line*, Londres, Henry Good, 1903.

Rowntree, B.S., *Comment diminuer la misère, études sur la Belgique*, (trad. A.J.A. Hotermans), Paris, V. Giard & E. Brière, 1910.

Rowntree, B.S., *Poverty and Progress, A Second Survey of York*, Londres, Longmans, 1941.

Veit-Wilson, J.H., « Paradigms of Poverty: A Rehabilitation of B.S. Rowntree », *Journal of Social Policy*, vol. 15 (1986), pp. 69-99.

Pauvreté primaire et pauvreté secondaire à York en 1899

Extrait de Seebohm Rowntree, *Poverty, a Study in Town Life*, 2^e édition, Londres, Macmillan, 1902, pp. 133-145⁴

On voit ainsi que *les salaires versés à York aux ouvriers non-qualifiés ne peuvent pas couvrir les besoins en nourriture, logement et vêtements, nécessaires au maintien du potentiel physique minimal d'une famille de taille moyenne*. On rappellera ici que nos estimations de dépenses incompressibles sont fondées sur l'hypothèse selon laquelle le régime alimentaire est encore plus frugal que celui alloué aux indigents valides de l'asile des pauvres de York, et *qu'il n'est prévu aucune marge pour toute autre dépense, hormis celles qui sont absolument indispensables au maintien d'un potentiel physique minimal*.

Il convient de définir précisément le sens de « potentiel physique minimal ». Une famille dont le train de vie correspond aux normes définies ici ne doit jamais engager la moindre dépense pour acheter un billet de train ou d'omnibus. Ils ne doivent jamais faire une sortie à

⁴ Le traducteur tient à remercier Jean-Jacques Dhumes pour son aide précieuse.

la campagne, sinon à pied. Ils ne doivent jamais acheter le journal, ou se payer une place pour un concert populaire. Ils ne doivent pas écrire aux enfants qui ont quitté le foyer car ils ne peuvent pas acheter les timbres. Ils ne doivent jamais faire de don à leur église ou à leur chapelle, ou secourir un voisin dans le besoin. Ils ne peuvent pas faire d'économies, ni souscrire une assurance maladie ni adhérer à un syndicat parce qu'ils n'en ont pas les moyens. Ils ne peuvent pas donner d'argent de poche à leurs enfants pour qu'ils achètent poupées, billes ou bonbons. Le père ne peut ni fumer, ni boire de la bière. La mère ne peut jamais acheter de jolis vêtements pour elle-même ou pour ses enfants, la composition de la garde-robe ainsi que du régime alimentaire familial étant définie par la règle selon laquelle « il ne faut rien acheter au-delà de ce qui est absolument essentiel au maintien de la santé physique, et tout achat doit correspondre aux critères les plus stricts de simplicité et d'économie. » Lorsqu'un enfant tombe malade, il faut faire appel au médecin de la paroisse, et en cas de décès l'enterrement sera confié aux autorités paroissiales. Enfin, le salarié ne doit jamais s'absenter une seule journée de son travail.

Si une seule de ces conditions n'est pas respectée, *l'unique moyen* de faire face aux dépenses supplémentaires engagées est de réduire le budget consacré à l'alimentation; autrement dit de sacrifier le potentiel physique.

	shillings	pence
Alimentation	12	9
Loyer approximatif	4	0
Vêtements : deux adultes à 6 pence	1	0
trois enfants à 5 pence	1	3
Chauffage	1	10
Autres : cinq personnes à 2 pence	0	10
Total	21	8

Il est évident que seul un petit nombre des ouvriers de York dont les revenus n'excèdent pas 20 ou 21 shillings par semaine se soumettent à ces conditions draconiennes afin de maintenir leur potentiel physique. Et même s'ils s'y soumettaient, ceux qui ont trois enfants à charge ou plus ne pourraient de toute façon sauvegarder ce potentiel physique. On ne saurait donc trop clairement affirmer, ni répéter avec trop d'insistance que *chaque fois qu'un ouvrier avec trois enfants à charge et ne disposant que de 21 shillings 8 pence par semaine engage des dépenses au-delà de celles qu'exige la satisfaction des besoins physiques les plus*

élémentaires, cela ne peut que nuire à son propre potentiel physique ou à celui de certains membres de sa famille.

Un ouvrier ayant seulement deux enfants disposera d'une marge de 2 shillings 10 pence; s'il en a un seul, sa marge se montera à 5 shillings 8 pence. Par ailleurs, dès que ses enfants commencent à travailler, leurs salaires permettent à la famille de se hisser au dessus du seuil de pauvreté. Il n'en reste pas moins que tout ouvrier ayant trois enfants à charge traversera une période d'environ une dizaine d'années pendant laquelle il se retrouvera dans un état de pauvreté dite « primaire », ou en d'autres termes, une période de *sous-alimentation* pour lui et sa famille⁵.

La vie d'un ouvrier est marquée par cinq périodes successives de pauvreté et de relative abondance. Pendant sa petite enfance, si son père n'est pas un ouvrier qualifié, il vivra probablement dans un état de pauvreté. Cet état durera jusqu'à ce que lui-même ou certains de ses frères et sœurs commencent à gagner de l'argent, augmentant ainsi le salaire du père de manière à permettre à la famille de se hisser au dessus du seuil de pauvreté. Puis s'ensuit la période pendant laquelle il gagne de l'argent tout en habitant chez ses parents; pendant une certaine partie de cette période, il gagnera plus d'argent qu'il n'en faut pour le logement, la nourriture et les vêtements. C'est le moment ou jamais pour lui de faire des économies. Si

⁵ [Note de l'auteur] Après avoir pris connaissance de ceci, certains lecteurs seront tentés de dire, « il s'agit de toute évidence d'une exagération. Il n'est que de regarder les milliers de familles qui disposent de revenus compris entre 18 et 21 shillings, voire moins, où les hommes consacrent effectivement de l'argent au tabac et à la boisson et où les femmes en font de même pour les vêtements et les loisirs pour constater qu'ils paraissent heureux et contents et que les hommes n'en sont pas moins de formidables travailleurs! » Quand bien même ces observations auraient tendance à minimiser l'importance des contraintes et méfaits de la pauvreté, une étude approfondie montre qu'elles sont parfaitement erronées. Elles font partie d'un ensemble d'idées dénoncées par Bastiat, l'économiste français, dans une série d'articles intitulée, « Ce qui se voit et ce qui ne se voit pas ». Ces articles furent l'occasion pour l'auteur de souligner qu'il est dangereux d'émettre un jugement sur des questions de politique sociale ou économique sans avoir préalablement effectué et en détails toutes les enquêtes nécessaires.

Dans l'hypothèse présentée ci-dessus, l'argent consacré par les pauvres à la boisson, à l'achat de vêtements ou aux loisirs relève de « ce qui se voit. » Il existe cependant certaines conséquences de la pauvreté qui « ne se voient pas ».

Ce que l'on *voit* c'est que de nombreux ouvriers qui ont une femme et trois ou quatre enfants à charge sont en bonne santé et travaillent bien même s'ils ne gagnent qu'une livre par semaine. Ce que l'on ne *voit* pas, en revanche, c'est que la mère et les enfants se privent en règle générale pour que les hommes aient assez à manger car les mères savent que tout dépend des salaires de leurs maris.

Ce que l'on *voit* c'est que le mari se rend au débit de boissons et y dépense de l'argent : ce que l'on ne *voit* pas ce sont les enfants qui doivent se coucher le ventre vide.

Il faut cependant tenir compte des conséquences invisibles de la pauvreté : un taux de mortalité très élevé chez les pauvres, un taux de mortalité infantile effroyable, et un développement physique et intellectuel déficient, tous ravages qui ne sont perceptibles que si l'on prend la peine de regarder au-delà des apparences. Et pourtant, toutes font sentir leurs effets sur les pauvres et en conséquence sur le pays tout entier.

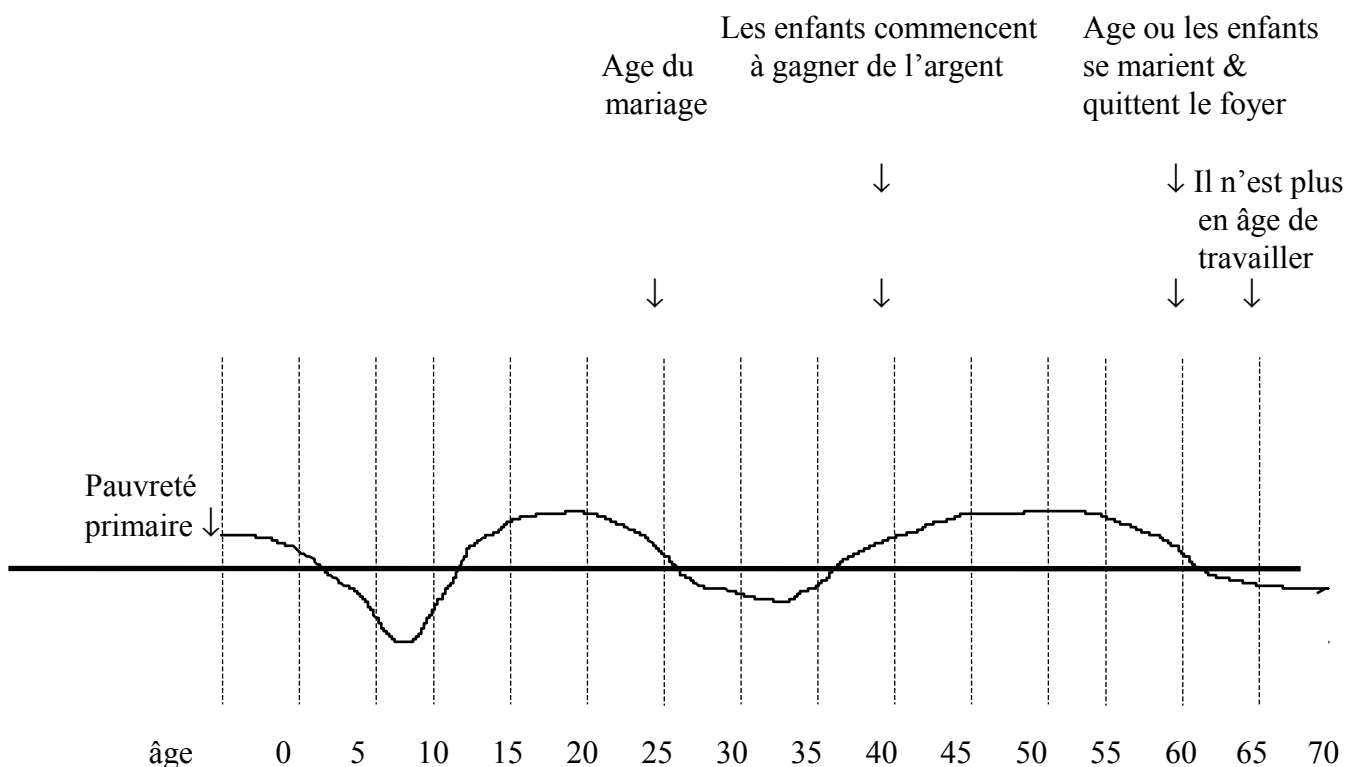
Je prierai donc tous les lecteurs qui pensent que l'argumentation que je viens d'exposer dans les pages précédentes a été exagérée, de bien vouloir réserver leur jugement tant qu'ils n'auront pas lu le chapitre VII du présent ouvrage où est abordée la question de « Pauvreté et Santé ».

celles-ci lui permettent de meubler un logement, cette période de prospérité relative peut se prolonger après son mariage jusqu'à ce qu'il ait deux ou trois enfants et se retrouve alors de nouveau confronté à un état de pauvreté. Cette période de pauvreté peut durer une dizaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à ce que le premier enfant ait quatorze ans et commence à gagner un salaire; mais s'il a plus de trois enfants, cette phase peut se prolonger⁶. Tant que les enfants gagnent de l'argent, et avant qu'ils ne quittent le foyer pour se marier, notre homme connaît une nouvelle période de prospérité. Il est probable cependant qu'une nouvelle période de pauvreté s'ouvre pour lui lorsque ses enfants se marient et quittent le foyer, et qu'il se retrouve trop âgé pour travailler : en effet ses revenus ne lui ont jamais permis d'économiser assez d'argent pour que sa femme et lui-même puissent en vivre très longtemps.

Un ouvrier est donc pauvre et par conséquent sous-alimenté :

- (a) pendant son enfance, lorsqu'il est en train de grandir;
- (b) au milieu de sa vie d'adulte, alors qu'il devrait être dans la force de l'âge;
- (c) pendant sa vieillesse.

Le schéma suivant peut illustrer ceci :



⁶ [Note de l'auteur] Il convient de souligner que la famille se trouve dans un état de pauvreté et par conséquent souffre de la sous-alimentation au moins jusqu'à ce que les enfants atteignent l'âge de dix ans. Les conséquences de la pauvreté sur les enfants seront examinées *infra*.

Il convient de souligner ici que les femmes vivent en état de pauvreté pendant la majeure partie de la période où elles sont en âge d'avoir des enfants.

Nous constatons ainsi que les 7230 personnes dont cette enquête met en évidence l'état de pauvreté « primaire », *ne représentent que la partie de la population qui traversait l'une de ces périodes de pauvreté au moment de l'enquête.* Beaucoup d'entre elles connaîtront ultérieurement une période de prospérité relative, qui interviendra dès que les enfants actuellement à charge commenceront à gagner de l'argent. Mais d'autres, qui traversent maintenant la période de prospérité située avant ou peu après le mariage, viendront les remplacer au-dessous du seuil de pauvreté. Beaucoup de ceux qui se situent actuellement au-dessus de celui-ci se trouvaient au-dessous avant que leurs enfants ne commencent à gagner de l'argent. La simple lecture des chiffres rendant compte du nombre de personnes vivant à un moment donné au-dessous du seuil de pauvreté ne donnera qu'un aperçu erroné de la population qui à une période ou à une autre de leur vie souffre de la pauvreté au point ou celle-ci compromet leur potentiel physique aussi bien que de l'ampleur des effets délétères qui en découlent.

Il est impossible de définir précisément l'étendue des effets de la pauvreté « primaire » mais lorsque nous examinerons la corrélation entre pauvreté et mauvais état physique, nous avancerons des chiffres qui éclaireront quelque peu la question⁷.

Les remarques ci-dessus concernant les périodes de pauvreté dans la vie d'un ouvrier soulignent à l'évidence que le meilleur moment pour un ouvrier de réaliser des économies se situe au début de son âge adulte et avant le mariage. En conséquence, il nous semble opportun de vérifier si les ouvriers se marient plus tôt que d'autres catégories.

Pour ce faire, nous nous sommes procuré des chiffres relatifs aux mariages célébrés à York en 1898 et 1899. Dans tous les cas nous avons relevé l'âge et la profession du marié, ainsi que l'âge de la mariée. Dans la plupart des cas nous avons relevé le nom de la rue où était domicilié le marié, mais en revanche l'identité des époux n'a jamais été relevée. 1123 mariages de personnes appartenant à la classe ouvrière ont fait l'objet de cette étude. Dans 626 cas, le marié était un ouvrier qualifié, tandis que 497 étaient des ouvriers sans qualification.

⁷ [Note de l'auteur] Il est certain que les pauvres font preuve de solidarité. Il n'est pas rare que ceux qui traversent une période de pauvreté reçoivent des dons de vêtements et de nourriture de la part d'amis mieux lotis. Même si dans certains cas un tel soutien peut atténuer tous les méfaits de la pauvreté, cette pratique n'est pas assez répandue et les dons ne sont pas suffisants pour invalider notre argumentation.

L'étude de ces 1123 personnes montre que près d'un tiers des ouvriers sans qualification se sont mariés avant l'âge de vingt-trois ans, contre moins d'un cinquième des ouvriers qualifiés; par ailleurs, 58% des ouvriers sans qualification se sont mariés avant l'âge de 26 ans, contre 49% des ouvriers qualifiés.

Le tableau ci dessous montre les âges auxquels se sont mariés les membres de chaque catégorie⁸:

Age du Mariage	Ouvriers qualifiés		Ouvriers	
	Nombre	%	Nombre	%
Moins de 20 ans	3	0,5	21	4,2
20-22	114	18,2	138	27,7
23-25	188	30,0	132	26,5
26-30	174	27,8	117	23,5
31-35	61	9,8	40	8,1
36-40	19	3,0	22	4,5
41-45	29	4,6	7	1,4
46-50	15	2,4	7	1,4
Plus de 50 ans	23	3,7	13	2,7
	626	100,0	497	100,0

Il ressort clairement de ces chiffres que le mariage intervient plus tôt chez les ouvriers sans qualification que chez les ouvriers qualifiés. Ceci montre à l'évidence que les qualités de prudence et de réflexion s'affirment au fur et à mesure que l'on progresse dans l'échelle sociale. On ne saurait toutefois négliger deux autres facteurs importants expliquant les mariages précoces au sein de la classe ouvrière :

1. la promiscuité dont souffrent les ouvriers non-qualifiés dans leur foyer d'origine les incite à avoir leur propre domicile : en effet tant qu'ils n'ont pas d'enfants, ils n'ont pas à subir les nombreux inconvénients qui vont de pair avec la vie au sein d'une famille nombreuse.

2. d'une façon générale, les ouvriers non-qualifiés ont moins de sujets d'intérêt et de distractions d'ordre intellectuel que les ouvriers qualifiés. Certains d'entre eux se marient sans doute afin d'atténuer la monotonie de leur existence.

Causes principales de la pauvreté dite « secondaire ».

⁸ [Note de l'auteur] On trouvera des informations supplémentaires en annexe D du présent ouvrage. L'âge auquel se marient les femmes ainsi que l'âge auquel intervient le mariage dans d'autres pays y figurent également.

Nombre de personnes vivant en état de pauvreté « secondaire » à York	13072
Pourcentage de la population	18,51%
Pourcentage de la population appartenant à la classe ouvrière	28%

On se souviendra ici que le taux de pauvreté « secondaire » a été calculé par une estimation globale de la pauvreté constatée à York à laquelle on a soustrait la pauvreté « primaire » évaluée préalablement.

Le taux de pauvreté « primaire » a été calculé d'après une estimation basse des dépenses minimales nécessaires au maintien du potentiel physique. Si nous avions choisi une estimation plus haute, cela se serait traduit par une augmentation du taux de pauvreté « primaire » et une diminution du taux de pauvreté « secondaire ».

Nous avons déjà signalé qu'il convient d'ajouter au nombre de personnes dont l'état de pauvreté « primaire » a été répertorié les 2312 personnes issues de familles dont les revenus ne dépassent le seuil de pauvreté « primaire » que de 2 shillings. Autrement dit, ces familles se situent pratiquement au seuil de pauvreté « primaire ». Si nous les avons ajoutées au nombre des familles vivant en état de pauvreté « primaire », la proportion de celle-ci par rapport à la pauvreté globale serait passée de 35,6% à 47%, ce qui aurait entraîné une diminution corrélative de la proportion de la pauvreté « secondaire » par rapport à cette même pauvreté globale de 64,4% à 53%. On voit ainsi que la frontière entre pauvreté « primaire » et « secondaire » est en grande partie subjective et dépend de la norme de bien-être retenue. Mais même si nous avons retenu, pour définir le seuil de pauvreté « primaire », une norme plus élevée que celle choisie dans le chapitre précédent, il resterait encore une forte proportion de pauvreté indiscutablement « secondaire » qui semblerait imputable aux causes évidentes suivantes, à savoir :

- Boisson, paris et jeu.
- Impéritie et incurie dans la gestion du budget familial
- Autres formes de prodigalité souvent liées à l'irrégularité des revenus.

Il est impossible d'évaluer la proportion de pauvreté « secondaire » imputable à chacune des causes énumérées ci-dessus : toutes ont probablement une influence sur la pauvreté de nombreux ménages, et il y a un haut degré d'interaction entre elles. Il n'y a guère de doute cependant que le facteur prédominant est la boisson. Je n'ai pas eu le loisir de formuler une estimation précise des sommes moyennes consacrées hebdomadairement à la boisson par les familles appartenant à la classe ouvrière à York, mais d'autres chercheurs sont parvenus à des

estimations précises des sommes d'argent consacrées à la boisson par les familles de la classe ouvrière dans l'ensemble du Royaume Uni. Cette moyenne a été établie dans un premier temps en divisant la part du budget qui, selon les autorités compétentes, est consacrée à la boisson par les familles ouvrières à l'échelon national par le nombre de familles appartenant à la classe ouvrière en Angleterre. On aboutit ainsi au résultat suivant : les familles concernées consacrent en moyenne la somme de 6 shillings 1 penny par semaine à la boisson. Cette estimation a fait l'objet d'une étude approfondie par Ms. Rowntree et Sherwell qui ont vérifié ce chiffre de nombreuses manières⁹. La conclusion de leur étude se résume ainsi :

Il est incontestable qu'un grand nombre de familles appartenant à la classe ouvrière dépensent beaucoup moins que la somme indiquée ci-dessus, mais il est tout aussi incontestable qu'un nombre considérable d'entre elles y consacrent des sommes beaucoup plus importantes, et après avoir appliqué toutes les déductions envisageables, il n'y a guère de doute que la part du budget consacrée à des boissons alcoolisées par les familles de la classe ouvrière s'élève à au moins 6 shillings par semaine.

Il n'y a aucune raison de supposer que la somme moyenne consacrée à la boisson par les ménages ouvriers de York est inférieure à la moyenne nationale. L'affectation à la boisson d'une somme de 6 shillings par famille grèverait ainsi le budget moyen des ménages ouvriers de York de plus d'un sixième.

En ce qui concerne les sommes consacrées aux jeux, il est évidemment impossible d'avoir accès à des statistiques qui permettraient d'évaluer de manière même approximative l'ampleur d'une telle pratique dans la classe ouvrière ou de mesurer ses conséquences en termes de pauvreté induite. Il a été clairement établi, cependant, que cette habitude est largement répandue non seulement chez les hommes de la classe ouvrière, mais également chez les femmes, et dans une moindre mesure, même chez les enfants. On retiendra comme preuve de l'ampleur du fléau l'extrait suivant tiré de « *The Bulletin* » de novembre 1896 : « Nous avons constaté qu'un bookmaker de York avait enregistré 3500 paris en un mois, pour des sommes allant de 6 pence à 4 shillings, sans tenir compte des courses »¹⁰. Notre enquête a rassemblé

⁹. [Note de l'auteur] Voir *The Temperance Problem and Social Reform*, de ROWNTREE & SHERWELL, 7^{ème} édition, p.20. Certains chiffres utilisés dans leurs calculs ont été établis à York.

¹⁰. [Note de l'auteur] *The Bulletin* est le journal bi-annuel de la Ligue nationale contre le jeu.

une quantité importante d'informations accréditant l'idée que la pratique du jeu et des paris est un fléau important qui ne cesse de s'étendre dans la classe ouvrière. Il est cependant difficile de parvenir à une conclusion catégorique.

Bien que ces causes aient été définies comme étant les sources principales de la pauvreté « secondaire », nous ne saurions oublier qu'elles sont souvent elles-mêmes le résultat des conditions défavorables dans lesquelles vivent trop de membres de la classe ouvrière. Logés la plupart du temps dans des quartiers sordides où règnent souvent des conditions de promiscuité et d'insalubrité, fréquemment contraints de gagner leur vie en effectuant des tâches monotones et pénibles, incapables de se livrer à des divertissements intellectuels, en partie à cause d'une éducation insuffisante, et en partie à cause d'heures supplémentaires et autres facteurs d'épuisement physique, il n'est pas étonnant que bon nombre d'entre eux succombent à la tentation de la boisson et des jeux. Le confinement de la mère dans son foyer a des effets néfastes sur ses enfants, et les loisirs au sein de la famille sont limités et sans intérêt. Trop souvent, l'enfance les prédispose donc à chercher une échappatoire à la monotonie de leur travail et de leur environnement par la fréquentation des débits de boissons ou la recherche de sensations liées au jeu.

L'auteur ne saurait négliger les questions plus fondamentales ayant trait au bien-être de la société humaine que recouvrent les considérations énumérées ci-dessus. Une étude complète de ces questions nous amènerait cependant à aborder des champs de réflexion qui dépassent la portée de cet ouvrage. On admettra volontiers que ceux-ci comprennent des questions relatives à la propriété des terres, aux devoirs et pouvoirs relatifs de l'Etat et de l'individu, et à la législation qui touche à la concentration ou à la distribution des richesses. S'il est vrai que les causes immédiates de la pauvreté dite « secondaire » appellent des mesures mûrement réfléchies et déterminées, il ne sera possible d'éliminer celle-ci que lorsque ses causes seront traitées par rapport au problème social plus global dont elles participent.

Ce volume offre la première traduction en français d'une quinzaine de textes majeurs de la sociologie empirique britannique durant les deux derniers siècles, comprenant quelques grands noms comme Eden, Mayhew, Booth, Rowntree, Willmott et Young. Ces enquêteurs et enquêtrices, tour à tour philanthropes, statisticiens, journalistes, médecins ou sociologues, amateurs et professionnels, dressent le constat impitoyable d'une pauvreté urbaine jamais éradiquée.

Ces « visiteurs du pauvre » restent irrémédiablement pluriels, même s'ils se réclament tous, à l'instar du baron de Gérando en 1820, d'un humanitarisme moderne qui appréhende le pauvre comme une personne plutôt que comme un problème. La variété des méthodes d'enquête est aussi évidente que celle des auteurs : certains enquêteurs ont travaillé seuls, d'autres en équipe ; certains se sont attachés à chiffrer l'information recueillie, d'autres sont allés vivre avec les populations analysées ; certains ont travaillé à partir d'échantillonnages, d'autres ont étudié l'ensemble d'un groupe social.

L'écriture même des rapports se ressent de cette diversité : on trouvera ici aussi bien des textes factuels, d'une austérité délibérée, que de pathétiques descriptions, ou encore de fidèles transcriptions du parler populaire. Cet ouvrage révélera à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire sociale et à la sociologie des approches britanniques méconnues de la pauvreté.

Jacques Carré, professeur à l'Institut d'anglais de l'Université Paris IV-Sorbonne, enseigne la civilisation britannique. Il travaille sur l'histoire culturelle et sociale en Grande-Bretagne aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il a notamment publié La Grande-Bretagne au XIX^e siècle (Hachette, 1997) et co-dirigé avec J.-P. Révauger Écrire la pauvreté : les enquêtes sociales britanniques aux XIX^e et XX^e siècles (L'Harmattan, 1995).

Collection dirigée par Jean Copans



9 782845 861091

ISBN : 2-84586-109-5

hommes et sociétés
